



La Papesse = le Binaire = les Facultés = le Sujet.
le Sorcier

CHAPITRE II

LE SORCIER

DE tous temps, il s'est rencontré des hommes superstitieux et méchants, curieux des mystères pour les profaner, jaloux de la Science pour en faire abus, ambitieux du pouvoir pour régner dans le désordre et par le crime.

La Magie est apparue à ces pervers comme un triple instrument de tyrannie, de jouissance et d'intimidation — et ce rêve impie d'un despotisme sans frein ni contrôle, étayé sur le monopole des connaissances interdites au vulgaire les a séduits, trompés et perdus. Car là Science est de droit divin: qui convoite ses trésors dans un espoir de prévarication impunie, s'égaré dans le souterrain qui mène au secret caveau; il s'enfonce dans les profondeurs s'il croit remonter, et la clarté lointaine qu'il prend pour la lampe du seuil n'est que le reflet anticipé du bûcher d'expiation.

Cependant, la Nature, respectueuse du libre arbitre, a doué l'homme de moyens d'action dans l'ini-

quité comme dans la vertu; l'agent occulte obéit à toute volonté, sainte ou perverse, et si l'égoïste est inapte à la conquête du Vrai, du moins il peut le Mal.

Dans quelles circonstances le qualificatif de sorcier lui est-il applicable? La question paraît délicate. En effet, les êtres supérieurs qui font servir la science à des œuvres de ténèbres ne sont pas à proprement parler des sorciers, encore qu'ils accomplissent des rites maudits.

Les bateleurs non plus ne sont pas forcément des sorciers, quoique bien des bateleurs soient sorciers, ou si l'on préfère, quoique bien des sorciers soient bateleurs.

Expliquons-nous. — On s'accorde assez communément pour voir dans les sorciers d'audacieux charlatans: je me garde bien de dire qu'on a toujours tort. L'histoire est là pour attester leur dégradation morale; elle les fait voir trempés dans la lie des crimes, et de tels hommes ne peuvent être que des hypocrites. En mainte occurrence, à force de mystifier autrui, n'ont-ils pas fini par se mystifier eux-mêmes? Je le veux bien.

Il messierait pourtant de généraliser cette hypothèse. S'il y a des sorciers plus ou moins charlatans, il est sûr que nul d'entre eux n'est un sceptique absolu. Leur déchéance intellectuelle et morale — les incitant à croire ce qui est absurde à l'exclusion des choses qu'avoue la raison — nous fournit la clef de cette anomalie.

Parlons-nous du classique sorcier? du ténébreux adepte de la magie noire? Celui-là croit éperdument à sa propre puissance. Il n'a pas tort, car elle est réelle; mais il n'en soupçonne pas plus la cause médiate qu'il en discerne l'agent médiateur.

Parlons-nous des *médiums* et autres sorciers contemporains? — Elle est sujette à des intermittences, cette Force qu'ils prétendent diriger et qui les mène, déchaîner à leur gré et qui les enchaîne à la fatalité de son propre mouvement: en sorte qu'ils se trouvent réduits au rôle d'escamoteurs, dès qu'elle vient à leur manquer.

C'est ainsi qu'on a pu prendre sur le vif des plus grossières supercheries tel *médium* d'une incontestable puissance, et qui, la veille, avait réussi — dans des conditions de contrôle scientifique et même d'écrasante évidence — des phénomènes plus surprenants cent fois..... Mais hier, le *médiateur* assistait le *médium* ; il lui manque aujourd'hui : et comme l'orgueil ou la cupidité domine le pauvre expérimentateur, il préfère tricher (dût-on le surprendre en flagrant délit !) plutôt que de s'avouer en fait l'humble esclave des puissances occultes dont il s'est targué d'être le haut et puissant seigneur.

Que cet exemple, pris chez les sorciers du jour — galantins de l'Occultisme et ténors du Mystère (1), funambules d'une invisible corde, polichi-

(1) Je ne vise ici que certains médiums douteux et charlatanesques ; mais il faut avouer que les médiums consciencieux sont l'exception. Encore, parmi ces derniers, faut-il

nelles en habit noir et dont la ficelle ne se voit pas — que cet exemple ne nous détourne pas du sorcier légendaire, immonde et redouté paria du moyen âge et de la Renaissance : fanatique et borné, craintif comme tous les suspects, téméraire comme tous les poltrons traqués.

Entre les modernes magiciens, ces hâbleurs obligés des séances publiques, et les fauteurs de sortilège d'antan, il est un point de rapport et un point de dissemblance. Marionnettes également inconscientes d'un Agent qu'ils prétendent asservi, tous deux ont inébranlablement foi aux essences spirituelles ; mais si le médium, convaincu de l'existence des *désincarnés*, s'obstine à nier Satan, le sorcier, en revanche, croit de toutes les forces de son être à la puissance du Prince des Ténèbres et à la terrible réalité de ses faveurs.

Que dis-je ?... Envisagé dans son cadre normal (la vie ambiante des xvi^e et xvii^e siècles), nous le voyons minuter un *pacte* dans toutes les formes.

Ce n'est nullement un objet de mystification ou d'intimidation pour les badauds, que ce pacte avec l'Esprit ; c'est un contrat rédigé par le sorcier avec un soin minutieux et une conviction sans égale, au péril de ses jours : la découverte de cette seule pièce suffit à motiver sa mort sur le bûcher, à la suite des plus épouvantables tourments.

tenir compte de la fraude inconsciente, fréquemment observée chez eux, comme nous le montre M. Donald Mac-Nab, dans ses travaux si remarquables sur les phénomènes du spiritisme.

Nous aurons à revenir sur les pactes, au sujet des procès de sorcellerie ; n'anticipons pas. Réserve d'ailleurs pour le livre II — autant qu'il nous est possible — tout ce qui ressemble à une explication scientifique, nous allons jeter encore un bref coup d'œil sur le personnage du sorcier vulgaire, ce Juif errant du crime occulte (1), souvent pour suivi de tanière en tanière et fugitif d'exil en exil ; glissant comme une ombre dans les lieux solitaires, en marmottant d'incompréhensibles paroles, et l'œil mobile, égaré, dardant partout des regards stupides de rancune ou chargés d'effroi.....

Mais il n'est pas toujours menacé. Protégé des grands parfois, la tradition nous le montre aussi la tête haute, se pavanant dans l'odieux et grotesque appareil de sa nullité prétentieuse : c'est même à ces derniers caractères qu'il nous sera plus facile de le reconnaître et de le dénoncer sous tous ses déguisements. Car il est Protée et varie selon les époques et les milieux ; mais la *griffe satanique* reste indélébile sur son front.

Or Satan ne pouvait être, nous croyons l'avoir dit, que le prototype du néant et de la vanité haïneuse, il s'ensuit que le cachet de sa domination,

(1) Ce serait une naïveté insigne que de croire la Perversité, la Ruse et la Puissance incompatibles avec l'Ignorance et la Bêtise.

Des bergers ignares et crétins sont souvent de redoutables *jettatores* ; chez eux l'instinct supplée à l'intelligence avortée. Ils disposent de fluides grossiers, accumulés à haute tension — et la terreur crédule des masses soumet à leur ascendant des êtres infiniment supérieurs à eux-mêmes, mais subjugués par la crainte et la superstition.

l'empreinte de sa présence, sa *signature morale*, en un mot, offrent nécessairement toutes les marques distinctives du non-être, de la misère et de l'envie. Ce triple critérium est infallible. Le lecteur lui-même pourra s'en convaincre au chapitre vi : consacré tout entier à la description du sorcier dans son moderne avatar (si différent par la forme de ce qu'il apparaissait jadis), ce chapitre n'étonnera personne; et placé face à face avec les familiers de Béalzébuth, en blouse ou en habit noir, nul, grâce au signalement ci-dessus, n'hésitera sans doute à les reconnaître.

Il est de fait qu'en tous climats comme à tous les âges, le mal se manifeste sous des aspects peu variables: aberration de l'esprit, perversion de l'âme, souillures du corps — ce sont mêmes folies, mêmes passions, mêmes vices et, comme le dit quelque part Eliphas Lévi, « l'Esprit de ténèbres n'est guère inventif ».

Les magiciens noirs se retrouvent donc tout au long de l'histoire des peuples et l'on serait bien empêché de dire une époque ou un pays qu'ait épargné ce genre de peste.

Interrogez les annales de l'antiquité: pas un écrivain qui ne témoigne de leur existence et de la terreur qui gagnait les hommes à leur approche. Les Pères de l'Eglise proclament à l'envi que les premiers siècles de l'ère chrétienne en furent infestés.

Si l'on se reporte aux chroniques du moyen âge,

on les voit pulluler sur la face de l'Europe, avec l'effroyable fécondité propre aux races maudites.

Ils sont les larves de ce long crépuscule... Comme les libellules de nos étangs, nées de la vapeur d'eau sous l'influence d'un rayon de soleil; eux semblent naître de l'épaississement des ténèbres sur la vapeur du sang versé.

Mais ce ne sont pas de simples fantômes, hélas! car la grande aurore de la Renaissance ne les dissipe point. Ils ne sont que d'une trop formidable réalité. Loin qu'il diminue, leur nombre croît de jour en jour: le zèle féroce du magistrat ne le dispute qu'à la ruse perverse du criminel et, toujours capitaux, les procès de sorcellerie ne laissent chômer ni juge, ni procureur, ni bourreaux.

Ceci nous conduit jusqu'en plein xviii^e siècle!... A cette heure même, que la torture est abolie et que les nécromans ne risquent guère de démêlés avec la justice, si ce n'est quelque anodine poursuite pour escroquerie ou vagabondage, l'on commettrait une grave erreur à soutenir la disparition de leur postérité funeste.

Etre hybride, presque uniformément malicieux et sot, le sorcier ne témoigne que par exception d'une intelligence à demi-sombrée déjà dans le fanatisme. Ingénieux par instinct aux travestissements les plus inouïs, il a changé d'aspect, de mœurs et de langage. Sous la blouse du paysan, sous la redingote du médecin, ailleurs encore nous le retrouvons, presque aussi répandu et j'ajoute-

rai plus dangereux peut-être dans ses modalités nouvelles... hélas ! aussi sous la robe du prêtre. C'est affaire de statistique; à toute époque, du reste, il en fut ainsi. Comme les médecins fournissent à l'opio-phagie et à ses équivalents le contingent le plus sérieux: de même et pour des motifs analogues, l'armée de Satan s'est toujours recrutée de préférence dans le sacerdoce. Ce rapprochement ne laisse pas que d'être piquant et la vérification facile de part et d'autre.

Je le répète: jamais sorciers ne furent plus hardis et plus malfaisants qu'à cette époque qui les nie.

Il y a peut-être quelque courage à rompre de visière aux préjugés les plus *honorablement reçus*: mais ce que j'avance, je le soutiendrai par des exemples; je le démontrerai par des faits; enfin, je l'expliquerai par la mise au jour d'une doctrine singulière et méconnue, médiatrice de la libre raison et des institutions populaires, conciliatrices de la science la plus méfiante et des plus augustes traditions.

Le sorcier, ai-je dit, est de tous les temps, de toutes les latitudes.

Pour remonter à la plus lointaine des civilisations — si vaguement estompée dans les brumes du passé, que tous les documents réunis sur elle par les chercheurs tiendraient en une demi-page — nous savons pourtant que les Atlantes, dont un cataclysme sans exemple dans l'histoire engloutit le conti-

nent plus de neuf mille ans avant notre ère (1), avaient leurs devins et leurs sorciers.

L'Inde a toujours connu les sorciers ; mais, à l'origine, ils dissimulaient leur malice et déguisaient leurs pratiques sans nom, que n'eussent point tolérées les sages successeurs du grand théocrate Rama. Ils ne commencèrent à se montrer dans la péninsule qu'à l'heure où, sourdement travaillé par la fermentation du schisme imminent, l'Etat social penchait insensiblement vers son déclin.

Pour les modernes Hindous, ils sont descendus jusqu'aux derniers échelons des croyances superstitieuses: l'enchanteur est à la fois, chez eux, oracle, magnétiseur, exorciste, saltimbanque et mendiant. Ce sont surtout les *Fakirs* et même certains prêtres de bas étage (*Pourohîtas*), puis les ascètes et les moines quêteurs: tous rivalisent de momeries et perpètrent des phénomènes d'ailleurs surprenants, à grand renfort de *mentrams* (2) et d'invocations aux *Pitris* (3). On peut lire dans les intéressants ouvrages de Louis Jacolliot — *le Spiritisme dans l'Inde* en particulier et *les Fils de Dieu* — des détails aussi complets qu'imprévus sur ces sortes d'espèces. L'admiration, la vénération des campagnes leur est universellement acquise. Les brahmes *pandits* (4) et les initiés de la Haute

(1) Voir Platon (Dialogue de *Timée*).

(2) Conjurations.

(3) Esprits désincarnés, âmes des ancêtres.

(4) Savants.

Doctrine : *Dwidjas* (1) et *Yoghis* (2) véritables, *Tchêlas* et *Shabérons* (3) sont presque seuls sur la péninsule, tout à fait exempts de cette lèpre morale; si nous sortons de la caste sacerdotale, à peine quelques *Rajahs* et l'élite des *Xchatryas* (4) font-ils exception (5).

Chez les anciens Hébreux, la Magie noire se borne à l'évocation des spectres de la lumière négative, Aôbôth, אֲוֵבֹת, si sévèrement proscrite par Moïse. Les raffinements de la sorcellerie ne s'introduisent en Israël que relativement tard.

(1) Deux fois nés.

(2) Unis en Dieu..

(3) *Shabérons*, moines bouddhistes des couvents thibétains; — *Tchêlas*, disciples de la Science occulte. On en compte assez peu dans l'Inde proprement dite.

(4) *Rajahs*, princes hindous; — *Xchatryas*, nobles de la caste guerrière.

(5) Recommandons à ce propos un livre très ancien et fort peu connu, dont les documents, cueillis au jour le jour dans l'Inde, furent groupés et mis en lumière par un voyageur du XVII^e siècle, missionnaire protestant, ABRAHAM ROGERIUS, « qui a faict sa résidence l'espace de dix années sur les costes du Choromandel, et aux pais circonuoisins » : *La porte ouuerle pour paruenir à la connoissance du Paganisme caché*, traduit en français par Th. La Grue (Amsterdam, Jean Schipper, 1670, 1 vol. in-4, frontispice et gravures très curieuses). Le lecteur y trouvera de précieux documents, souvenirs peut-être un peu mêlés de mirage, mais doués de la rare et pénétrante saveur qui est propre aux Impressions vierges, absolument sincères et naïves. On sent ce livre écrit d'après les enquêtes journalières d'un observateur *neuf*, ignorant des philosophies orientales, comme tous ceux de son temps, mais scrupuleux à raconter les choses vues, sans prétention au bel esprit, et ce qui vaut peut-être mieux encore, sans parti pris d'école. Il y est traité fort au long des superstitions de l'Inde et des maléfices qui s'y exercent.

Mais les Finnois et les Accadiens se révèlent moins novices aux opérations criminelles, et François Lenormant nous signale sur la nécromancie d'Accad mille détails caractéristiques: on peut voir, dans les nombreux monuments qu'il commente, le théurge très nettement distingué du sorcier, que l'on flétrit du nom *d'homme méchant*. Les maléfices s'appellent *l'œuvre*; les incantations, *la parole*; les philtres, *la chose mortelle* (1).

Nous ne mentionnerons que pour mémoire l'existence des magiciens du Mal, dans les autres contrées de l'Orient. Ce n'est point qu'ils soient rares ou que leur influence y soit nulle; mais à part Ceylan, où le Sçîvaïsme dégénéré en sorcellerie (c'est le cas de tous les cultes morts) fait une rude guerre au Bouddhisme triomphant comme religion, les sorciers orientaux manquent de caractéristiques; ils semblent tous façonnés sur le même patron,

Il est d'ailleurs un malentendu qu'on ne saurait éclaircir d'une plume trop précise, une confusion coutumière à tous les historiens des mœurs orientales et que les narrateurs de voyages — missionnaires ou explorateurs officiels — semblent prendre à tâche de perpétuer. Sur ce point délicat, ils amoncellent à l'envi de compendieuses ténèbres. Qu'il s'agisse de récits contemporains ou de docu-

(1) On ne faisait guère alors de différence entre le *philtre* et le *poison*.

Voir *La Magie chez les Chaldéens* (1874), *La Divination chez les Chaldéens* (1875). 2 vol. in-8, Maisonneuve, éditeur.

ments sur l'époque la plus reculée, historien ou narrateur parle volontiers de magie; mais il désigne d'un même substantif et enveloppe d'une même épithète le théurge initié des sanctuaires et le nécromant de bas étage dont l'art, prostitué à des œuvres criminelles et sombres, ne répugne pas non plus aux procédés du plus vulgaire escamotage.

Or, la Magie Noire a pour premiers caractères d'être *furtive* et *antisacerdotale*, et les rites les plus suspects ne sauraient justifier l'appellation de sorcellerie, lorsqu'ils sont célébrés au grand jour, par les prêtres d'une religion quelconque, devant les fidèles assemblés.

On peut trouver pourtant des circonstances atténuantes à la méprise des ethnographes. — Ces écrivains ne remontent guère au-delà des temps dits historiques, alors que les multiples débris de l'antique synthèse religieuse se morcelant de plus en plus, le Polythéisme incompris de ses sectateurs et de ses prêtres même, dérobaient à leurs yeux le tabernacle catholique de l'Unité. Il est incontestable qu'alors — surtout à l'entour des autels consacrés à des dieux d'ordre analytique et particulier — le culte public consistait en mille cérémonies dont le caractère peut, à bon droit, paraître ténébreux. Les sacrifices humains, pour prendre un exemple significatif, étaient presque universellement consacrés et légitimés par un symbolisme sacerdotal, déjà matérialisé de longue date, et que des prêtres dépravés ou vénaux se chargeaient de maintenir toujours au niveau de leurs passions et de leurs con-

voitises — en un mot de leurs intérêts, grands ou petits.

Dès longtemps disloquée par le schisme, l'hérésie et les dissensions politiques, la confédération théocratique du Bélier avait cessé d'être; à peine quelques contrées fragmentaires de ce vaste empire religieux restaient fidèles à l'enseignement intégral, comme au culte traditionnel. — Elles s'opposaient encore, pétrifiées dans leur immuable orthodoxie, à la marée montante d'iniquités et de corruption, soulevée à flots toujours plus menaçants autour d'elle. Mais partout ailleurs, de récentes autocraties, assez discordantes pour s'être attribuée chacune des lois, des mœurs et des rites nouveaux, s'accordaient du moins pour introduire dans leurs usages publics, et revêtir de la sanction religieuse, le principe abominable du sang humain répandu par l'homme, en faveur de la divinité.

Réellement mais obscurément révélateur d'une décadence profonde dans l'Esotérisme (en vain monopolisé par les sanctuaires schismatiques), ce rite impur et sacrilège manifestait le Grand Arcane désormais incompris dans un de ses plus sublimes corollaires: l'ineffable identité du *Grand Adam* et du *Verbe divin*, ou, si l'on veut, la Synthèse nominale en Dieu, de qui l'Homme Universel (1) est la première extérioration, le premier développement d'ordre purement intelligible.

(1) Nous envisageons ici, bien entendu, *l'Homme universel* comme n'étant autre que le *Règne nominal*, conçu dans son principe d'universalité transcendante.

Donc, si nous entrons en plein Cycle d'Assoûr, à cette époque maudite dont le Taureau du Zodiaque redevient l'emblème antisocial après avoir été, tant de siècles auparavant, l'hiéroglyphe astronomique du *Cycle de Bharat* (1), nous trouvons le sacrifice humain sacerdotalement intronisé sous tous les climats.

De l'Inde, où Khali et Shîva revendiquent encore aujourd'hui leur tribut sanglant, jusqu'aux divers Etats phéniciens, où les entrailles des Rutrem monstrueux et des gigantesques Moloch engloutissaient à date fixe des fournées de victimes humaines; jusqu'en Celtide où les druidesses de Thor et de Teutad accumulaient sur le dolmen mystique des hécatombes de héros; — et chez les peuples gréco-latins: depuis Hellas immolant Iphigénie et payant en redevance annuelle à la bestialité Cretoise, la fleur des éphèbes et des vierges d'Athènes; jusqu'à la Rome césarienne, faisant tomber sous le couteau sacré les prisonniers gaulois, ce ne sont que des ruisseaux de sang humain sur les autels des nations.

Israël ne se dérobe point à cette coutume d'iniquité, et, comme le note malicieusement l'auteur de la *Science des Esprits* (2), « le Dieu des Juifs avait soif du sang des rois, et Josué lui offrait des hécatombes de monarques vaincus. Jephté sacrifiait

(1) Ouverture du *Cycle de Bharat*: 107 siècles à dater du nôtre, selon les révélations de l'infaillible chronologie brahmanique.

(2) Par Eliphas Lévi, 1 vol. in-8, Paris, 1865.

sa fille et Samuel coupait en morceaux le roi Agag sur la pierre sacrée de Galgal... (page 218). Moloch ne différait de Jéhovah que par défaut d'orthodoxie, et le Dieu de Jephté avait des mystères semblés à ceux de Bélus (page 222) ». — Nous ajouterons, sans avoir le mauvais goût d'y trop insister, que les autodafés de la Sainte Inquisition romaine n'étaient pas sans offrir quelques traits de ressemblance avec l'idole des Carthaginois, dont les entrailles d'airain rougi avaient toujours faim de chair et soif de sang.

Mais, pour en revenir aux anciens cultes, gardons-nous de détailler ici des pratiques *sacerdotales*, par essence, donc aucunement suspectes de sorcellerie. On a pu remarquer d'ailleurs, au chapitre précédent (*le Diable*), l'esquisse de ces sombres divinités; car si l'homme qui, du consentement des peuples égarés, sacrifie son semblable sur l'autel d'une idole, est un prêtre et non pas un sorcier, — il faut voir en revanche dans ces idoles, en l'honneur desquelles tout ce sang était religieusement versé, de véritables incarnations du spectre vague et terrible qu'on est convenu d'appeler Satan.

L'on aurait tort, au demeurant, de croire qu'en ces siècles où les religions de plein jour avaient des rites si voisins de la nécromancie, les nécromans chômassent davantage. Entre le sanctuaire aux candélabres d'or et la cave voûtée aux cierges noirs, l'antagonisme est constant; hiérophantes et sorciers

mettaient toujours de l'hostilité dans le mutuel accomplissement d'œuvres souvent fraternelles.

En Grèce» les Goëtes tiennent boutique de drogues enchantées. Tel philtre inspire l'amour, tel autre procure la mort; tant il est vrai qu'un rapport mystérieux lie étroitement ces deux divinités farouches, médiatrices souveraines l'une et l'autre entre le Relatif et l'Absolu, le fini et l'infini — entre l'homme et Dieu !... Mille superstitions, d'origine asiatique et nommément phrygienne, se sont acclimatées sous le beau ciel d'Hellas. Les Ophiogènes de l'Hellespont semblent avoir hérité de quelque Orphée infernal et appris à son école l'art de charmer les bêtes les plus répugnantes et les plus redoutées: crapauds et vipères, aspics et tards.

La poésie elle-même subit la contagion: Erato se fait sorcière. *Charme* ne vient-il pas de *Carmen*; — *Incanter*, de *Cantus*?... Or, l'incantation des femmes de Thessalie, habiles à mêler, en l'honneur de la triple Hécate, les sucs perfides et les paroles empoisonnées, est devenue légendaire:

Néfastes végétaux au port majestueux,
Vos graines ont germé par une nuit maudite,
Sous l'œil d'un astre fauve, hostile et monstrueux.

Vos noms même, suspects au Sage qui médite,
Furent bannis du Verbe, en ces temps anciens

Où savoir vos vertus était chose interdite.

Des Sagas de Colchide et des Egyptiens
Déterraient, sous l'horreur de la Lune sanglante,
Votre racine, chère aux seuls magiciens,

Qui, mariant la sève acerbe d'une plante Avec
la lymphe morte extraite des os blancs, Sous
l'incantation modulée à voix lente,

Distillaient, vers minuit, ces philtres accablants,
Par quoi la chasteté des vierges de la Grèce
Tombait, livrant à nu le trésor de leurs flancs (1)...

Chacun sait les légendes de l'Ionie: quelles métamorphoses merveilleuses s'accomplissaient à la voix des magiciennes, et comment leurs poèmes — pour emprunter le langage de M. Rollinat — *fantô-matisaient* la Nature entière. Les lampes mystiques s'allumaient aux coins des triangles, dans les lieux de sépulture; alors sortaient des tombeaux de pâles légions de spectres, revêtant un corps d'emprunt pour semer l'épouvante. Les *Vampires* (aujourd'hui *Broucolaqucs*) s'allaient tapir dans les alcôves, pour sucer, minuit sonnant, le sang et la force des humains — *sanguinem et robur*... Enfin, ce serait une erreur de penser qu'au moyen âge revient l'invention du *Loup-garou*. La *Lycanthropie* était alors aussi commune et peut-être plus redoutée qu'au xv^e siècle de notre ère.

La *Nécromancie*, comme ses sœurs la *Lijcanthropie* et l'*Erraticité vampirique*, se rattache au culte de la sanglante Hécate. Une ancienne tradition hellénique veut que les spectres, pour apparaître, empruntent une enveloppe fluidique — ou, corps phosphorescent — à la substance même des rayons lunaires. Citons, à ce propos, un texte entier de con-

(1) *Rosa Mystica*, par Stanislas de Guaita. Paris, Lemerre, 1885, in-12, page 101.

juramentum évocatoire, rapportée d'Origène (*Philosophumena*, page 72), et qu'on peut traduire ainsi:

« Viens, ô triple Bombo, Déesse infernale, et terrestre, et céleste; déesse des chemins et des carrefours ! Ennemie noctambule de la lumière et qui cependant nous apportes la lumière, amie et compagne de la Nuit!... Errante parmi les ombres et les sépulcres, tu te plais aux longs abois des chiens et à la vapeur du sang répandu. Tu désires le sang, et apportes aux mortels l'épouvante... O Gorgo! Mormo! Lune multiforme, favorise d'un rayon propice un sacrifice offert en ton honneur! »

Pour ce qui est du sacrifice en lui-même, demandez à Théocrite de quelles crapuleuses cérémonies les sagas étaient coutumières: le Sabbat lui-même, l'immonde Sabbat du moyen âge n'atteint pas à ce niveau d'horreurs.

Horace est à Rome l'écho de Théocrite, et de Grèce en Italie les rites varient peu; le peintre latin soulève également le dégoût par l'intensité de ses peintures. Mais, pour que la nausée s'éteigne dans un éclat de rire, il faut lire Lucien: de quelles lanières il cingle cette hideuse canaille, ingénieux à faire trébucher l'horrible dans l'ornière du ridicule! (LUCIEN, *le Faux Prophète*).

C'est surtout sur le déclin de la grande République, alors que les compétitions sanglantes de la dictature laissaient présager le prochain établissement des Césars, que les sorciers de tout acabit prirent pied à Rome et dans les provinces. Les cliquetis d'armes de la guerre civile sonnaient le glas de

la liberté, l'heure de la licence était venue. On vit éclore toute une génération spontanée des larves du faux Occultisme. Jeteurs de sorts, diseurs de bonne aventure, Phrygiens faisant négoce clandestin de philtres, de charmes et d'amulettes; faux astrologues, soi-disant Chaldéens qu'on jugeait versés dans le tréfonds de toutes les connaissances secrètes et prohibées: la lie des peuples avait envahi la grande cité en fermentation. A défaut de science et de moralité, ces charlatans, qui ne manquaient pas d'audace, faisaient une rude concurrence aux augures, flamines et autres aruspices; le peuple penchait aux momeries, déjà désenchanté de la religion des ancêtres — et les vainqueurs policés du monde accueillait avec faveur les plus dégradantes superstitions des barbares vaincus.

Mais la vogue allait de préférence aux devins, aux astrologues: on vit des citoyens acquérir à prix d'or et consulter dans le plus grand mystère quelques recueils d'énigmes, qu'ils s'obstinaient à regarder comme d'authentiques et inappréciables copies de ces fameux rouleaux que la sybille de Cumes avait brûlés, dit la légende, en présence de Tarquin et de son attitude dédaigneuse.

La Magie devient empoisonneuse à Rome avec Locuste, comme en Colchide et en Thessalie, avec Médée. La mort de Britannicus, scrupuleusement relatée par Tacite jusqu'en ses moindres détails, atteste la connaissance et l'emploi, sous le règne de Néron, de toxiques dont nous ne possédons plus la

formule. Le fait du jeune prince foudroyé dès que la coupe eut touché ses lèvres, fit songer la plupart des scholiastes à *l'Acide prussique*, le seul (1) des poisons connus à cette heure, dont l'action sur l'organisme soit assez immédiate pour expliquer la très précise version des contemporains.

Mais cette hypothèse nous apparaît elle-même dénuée de fondement. — L'on se souvient que l'empereur, par une perfidie vraiment exquise et bien propre à détourner le soupçon, voulut qu'un esclave goûtât le premier au breuvage qu'il destinait à sa victime. Mais Britannicus se récria, tant la boisson lui parut brûlante et, sans défiance, y versa de l'eau froide. Chose prévue: seule, l'eau froide était empoisonnée... C'est ainsi que la mort se glissa — furtivement, si l'on peut dire — dans la coupe de l'hôte impérial.

Or, l'acide cyanhydrique (ou prussique) est aussi volatil que l'éther. Mêlé à un liquide presque en ébullition, il se fût aussitôt dégagé en torrents d'a-cres vapeurs ; et non seulement Britannicus eût chancelé, suffoqué du coup, sans avoir pu lever la coupe à hauteur de ses lèvres; mais l'asphyxie aurait encore terrassé l'échanson lui-même, et peut-être les voisins immédiats du prince. En tout cas, une subtile et pénétrante odeur d'amande amère, envahissant toute la salle, eût révélé sur-le-champ, en in-

(1) Toutes les substances susceptibles à *la rigueur* d'avoir produit une mort aussi rapide, — *Nicotine, Conicine, Azotite d'Amyle* — sont également volatiles, les deux dernières surtout, et douées toutes trois d'une odeur aussi forte que révélatrice.

commodant les convives, la nature du liquide versé. Qu'on se reporte aux récits de Tacite, de Suétone; rien de pareil n'eut lieu.

Qu'en conclure? Est-ce à dire que Locuste possédât le secret de toxiques inconnus à la science de nos jours?... Ou le breuvage qu'elle sut préparer était-il *plus* ou *moins* qu'un *poison*, dans la moderne acceptation du vocable?...

L'école théurgique des néo-platoniciens, fondée à Alexandrie, appartient par tout un côté à l'histoire de la Haute Magie. Elle verse néanmoins dans certaines pratiques plus que suspectes, et c'est sans injustice qu'on lui a reproché souvent, malgré sa science, des tendances entachées d'une évidente superstition.

Ce même grief s'applique plus équitablement encore aux diverses écoles de gnose, même les moins excentriques; nées dès le berceau du christianisme, ces sectes, sous prétexte d'une protestation de *l'esprit* contre *la lettre morte*, réalisèrent *l'Antechrist* (1) dans l'Eglise, en y déterminant le schisme. Ce

(1) *Spiritus qui solvit Christum...* nous connaissons déjà cette définition profonde de l'Antéchrist: c'est l'esprit de sectarisme, d'intolérance, de division...

Il est bien entendu qu'il ne saurait être question ici des gnostiques orthodoxes: saint Irénée, saint Denis l'Aréopagite, saint Clément d'Alexandrie, Synésius, etc.

Quant à certains gnostiques dissidents, tels que Marcion et Valentin, nous les blâmons comme sectaires, se mettant d'eux-mêmes en dehors de l'unité; mais nous ne saurions méconnaître la Science de ces ésotériciens, qui rayonne en-

point de vue capital une fois mis de côté, il n'est guère déniale encore que plusieurs des ces communautés dissidentes s'adonnèrent presque aussitôt aux plus noires pratiques de la Goëtie.

Simon le Magicien (l'homme au sac à prestiges, mais aussi, comme la plupart de ceux que nous allons citer, Simon, le terrible manipulateur des forces astrales), poursuit dans l'apothéose d'Hélène, sa concubine (incarnation de Séléné ou de la Lune), la réhabilitation de l'abrutissement et de la débauche.

Le nègre Montanus fait de son corps d'eunuque un véritable trépied, où, sybilles de l'hystérie, Maximille et Priscille, *ses Colombes*, balbutiant des mots sans suite, se tordent en proie à toutes les frénésies d'un irréalisable amour.

Marcion (le plus coupable peut-être, à coup sûr le plus savant) fonde la secte des *Ophites*. Non content de porter une main mauvaise, une main sciemment sacrilège, sur l'un des inviolables voiles kabbalistiques, il matérialise encore la plus formidable et la plus occulte des manifestations de la magie cérémonielle, jusqu'à synthétiser — au cas présent, c'est confondre — les notions secrètes de *l'Agathodémon* et du *Cacodémon* sous la forme dès lors équivoque d'un serpent ; enfin (abominable paro-

core, bien que mêlée d'erreurs, sous le voile malheureusement *éclectique* et par conséquent bâtard de leur symbolisme. — On peut en dire autant de Manès lui-même: tout en combattant de toutes nos forces sa doctrine (surtout erronée en somme dans la mauvaise acception qui devait fatalement en être faite), nous saluons volontiers en lui un beau génie dévoyé.

die!) il fait de *ὄφις* sacré l'instrument physique des plus détestables mystères!...

Ailleurs, le diacre Marcos, ordonnant prophétesses et prêtresses du Christ des jeunes filles du même coup déflorées et consacrées par lui, les fait monter à l'autel toutes nues et palpitantes au souffle de sa bouche: car c'est d'un souffle impur qu'il a su allumer en elles les flammes — souvent jumelles, hélas! — du *vaticinium* magnétique et de dévergondage absolu.

Tous ont prostitué la Sainte Magie au Mal, quelques-uns avec une puissance de perversité consciente, véritablement infernale... Et ce sont là autant d'exemples pris au hasard, et qui suffiront à faire entrevoir les abîmes de honte et de folie, où l'exaltation d'un mysticisme *presque toujours ascétique au début*, fait rouler des natures ardentes et généreuses, nées pour le combat de la vie: on a voulu nier la Chair, ou mieux la *spiritualiser* en la matant sous la compression de l'Esprit; mais c'est l'Esprit qui descend de son extase pour venir polluer la Chair!...

Ah! quelles révélations nous aurons à faire, au chapitre vi, sur un grand nombre de faits similaires, dont l'authenticité ne saurait être mise en doute ! Nous offrirons au lecteur une gerbe de turpitudes contemporaines, issues d'un mysticisme fou d'orgueil et de délire; car où l'orgueil sème dans la déraison, c'est toujours Satan qui récolte dans la honte.

C'est alors que le mot célèbre de Pascal nous re-

viendra en mémoire: — « L'homme n'est ni ange, ni bête, et qui veut faire l'ange, fait la bête. »

Nous l'avons dit ailleurs (1) : toutes les hérésies des premiers siècles sont empreintes d'un vernis de la plus noire goëtie; tous les hérésiarques sont des sorciers. En voici la raison profonde: protestataires de *l'Esprit*, contre la *Lettre* formulée par l'Eglise enseignante, ils veulent se faire les mages du dogme primitif, révélé dans son ésotérisme, bien ou mal compris par eux. Mais ils oublient qu'en provoquant un schisme, ils ont agi en anarchistes, et que leur œuvre se trouve, de ce fait, viciée dans son principe et stérilisée dans son germe.

Quand on se propose de guérir un malade, il ne faut point amputer d'abord, sous prétexte de le préserver de la contagion, le seul membre que la maladie n'ait pas encore atteint: car le corps malade, même privé d'un membre, peut guérir, se cicatriser et vivre; tandis que le membre sain séparé du corps se décompose et meurt. — De même, si l'on aspire à réformer l'Eglise, il faut avant toutes choses rester dans l'Eglise; c'est Elle l'entité vivante et le principe même de l'Unité.

Voilà ce que ne purent comprendre les *protestants* de la première heure. Leur ambition fut de se faire les pontifes d'un culte rénové: le mauvais lot leur échut seul, de grossir le nombre des sectes maudites (2).

(1) *Au Seuil du Mystère*, 2^e éd., p. 44.

(2) Sans examiner l'œuvre et la doctrine de ces sectaires, on peut les dire marqués *a priori* d'au moins un des caractères

Tandis que les luttes de l'Arianisme ensanglantèrent l'Europe, le Manichéisme — réédition chrétienne du dogme antagoniste des Perses, tel que la vision moins nette du second Zoroastre l'avait défiguré — affirmait (comme nous l'avons exposé dans le précédent chapitre) l'égalité d'origine et de puissance des deux principes: le Bien et le Mal, le Verbe divin et le Verbe diabolique, le Christ et l'Antéchrist (1).

Méconnaître le caractère relatif et transitoire du Mal, c'était élever au Mauvais Principe divinisé un temple et un autel de ténèbres — véritable point de ralliement pour tous les adorateurs du démon. C'était recruter d'avance et jusque dans les âges futurs, tous les faux mystiques et tous les sorciers.

Nous n'en finissons pas, à poursuivre cette hérésie trompeuse et fugitive dans toutes ses modalités: l'essence de ses mystères se révélera d'elle-même, quand nous étudierons les rites et les cérémonies du Sabbat. Nous n'hésitons pas à maintenir cette allégation, pour injurieuse et paradoxale qu'elle puisse paraître. Albigeois, Cathares, Vaudois, trembleurs des Cévennes et sorciers du pays de Labourt, sont autant de sectes manichéennes à peine déguisées; et le procès des Templiers manichéens (2) éclairera pour nous d'un jour nouveau le caractère

res où l'on reconnaît les sorciers: ils portent tous l'estampille antisacerdotale.

(1) Pour plus de détail, voir au chapitre i les pages 58 à 64.

(2) Chapitre iv: *La justice des hommes*.

infernale et dualistique de cette monstrueuse hérésie.

Nous ne saurions traquer non plus la personnalité fuyante du sorcier sous ces déguisements, à travers l'histoire du moyen âge et des temps modernes. Même tracée *currente calamo*, une pareille monographie ferait double emploi: en signalant, au chapitre iv, quelques-uns des plus fameux procès, dont l'invariable issue laisse à toutes les pages de nos annales chrétiennes autant de taches de sang, il nous sera loisible de distinguer à des traits caractéristiques le vrai sorcier du faux.

L'appellation de *faux sorcier*, dont pourrait s'étonner le lecteur, se justifie d'elle-même, quand on songe que tous les grands hommes, pour peu qu'ils ne se résignassent pas, devant le public, au bonnet d'âne du *doctor scholasticus*, étaient fatalement accusés de maléfice et d'hérésie! Du même coup, ils risquaient la prison, la torture, le bûcher...

Toute supériorité récalcitrante se voyait timbrée de la fatale étiquette, non seulement au regard des clercs et de leur envieuse médiocratie, mais encore au tribunal de l'opinion laïque.

A tous seigneurs, tout honneur: Albert le Grand, Trithème, Agrippa valent d'être cités en première ligne. — C'étaient des mages; comment n'en eût-on pas fait des sorciers?... Saint Thomas d'Aquin lui-même, *l'Ange de l'Ecole!* ne peut échapper au soupçon de sorcellerie, pas plus que son contemporain,

le moine Raymond Lulle de Palma, — le *docteur très illuminé*.

En humeur d'universelle méfiance, les monomanes de la démonologie n'épargnèrent pas même le trône pontifical. Il faut croire que les papes Sylvestre II et Grégoire VII passaient encore au *xvii^e* siècle pour des suppôts de Béalzébuth, puisque le savant Gabriel Naudé plaide leur innocence, dans l'excellent et courageux livre qu'il publia en 1625: *Apologie pour tous les grands hommes qui ont esté accusez de magie* (1). Encore est-il aigrement repris de son scepticisme par le capucin *Jacques d'Autun* (de son vrai nom, sieur de Chevannes), l'auteur d'un inepte in-4°, de plus de mille pages, qui a pour titre: *l'Incrédulité sçauante et la crédulité ignorante au suiet des magiciens et des sorciers* (2).

Rien n'est plus bouffon que les accusations portées contre tous les génies par les maniaques entêtés de surnaturel — accusations dont s'indigne l'honnête Naudé. Nous en citerons deux exemples.

Sur *Corneille Agrippa*:— Delrio rapporte « qu'estant à Louvain, comme le diable eut estranglé *l'vn* de ses pensionnaires, il luy commanda d'entrer dedans son corps et le faire marcher 7 ou 8 tours deuant la place publique auparauant que de le quitter, afin qu'il ne fust mis en peine et soupçonné de sa mort quand tout le peuple l'aurait iugée subite et naturelle. A quoy se r'apporte pareillement ce que Paul loue dit en ses Eloges, qu'il

(1) Paris, 1625, in-8.

(2) Lyon, 1674, in-4.

mourut fort pauvre et abandonné de tout le monde dans la ville de Lyon, et que touché de repentance, il donna congé à vn grand chien noir qui l'auoit suiui tout le temps de sa vie, luy ostant vn collier plein d'images et figures magiques, et luy disant tout en cholere, *Abi perdita bestia, quæ me totum perdidisti* ; en suite de quoy, ledit chien s'alla précipiter dedans la Saône, et ne fust depuis ny veu ny rencontré (1). »

Sur *Saint Thomas d'Aquin* : — Naudé se charge d'entendre attribuer à ce Père de l'Eglise le mauvais grimoire *de Essentiis Essentiarum*, où Ton dit qu'Ahel renferma dans une pierre un traité d'astrologie d'Hermès, après le déluge, venant à briser la pierre, en tira ce livre « auquel estoit enseigné l'art de faire des images sous certaines planètes et constellations ; et pour luy, comme il estoit incommodé en ses estudes par le grand bruit des cheuaux qui passoient tous les iours deuant sa fenestre pour aller boire, il en fit vne d'vn cheval,

(1) Naudé, *Apologie* (édition de Paris, Besongne, 1669, pet. in-12, page 305). N'ayant sous les yeux que cette édition de Paris, 1669, c'est constamment sa pagination que j'indique.

Bodin rapporte la même anecdote, mais avec une variante: — « Le chien noir d'Agrippa, qu'il appelloit Môsieur, si tost qu'Agrippa fut mort en l'hospital de Grenoble, s'alla ietter en la riuiere deuant tout le monde et depuis ne fust iamais veu (*Réfutation des opinions de Iean Vuier*, supplément à la *Demonomanie des Sorciers*, Paris, 1587, in-4, page 241). »

— Ainsi Jove et Bodin sont bien d'accord sur le prodige du suicide de ce pauvre chien; mais ils ne peuvent s'entendre sur la ville où mourut Agrippa: l'un tient pour Lyon, l'autre pour Grenoble... Cela est bien caractéristique !

suivant les règles dudit Hure, laquelle estant mise en la rue 2. ou 3. pieds dans terre, les Palfreniers furent en après contraincts de chercher un autre chemin, n'estant plus en leur puissance de faire passer aucun cheual par cet endroit (1). »

Ces légendes montrent, d'abondant quelle rage sévissait alors — véritable épidémie morale — de voir partout- des magiciens.

On en racontait bien d'autres sur Agrippa ; nous n'encombrerons pas ces pages d'un fatras pareil. Écoutons plutôt Naudé : après avoir rappelé nombre de particularités à la louange de celui qu'on flétrissait alors du nom *d'archisorcier*, notamment « qu'il fut choisi par le cardinal de Sainte-Croix pour l'assister au Concile... que le Pape luy escriuit vne lettre pour l'exhorter à poursuiure à bien faire, comme il auoit commencé ; que le Cardinal de Lorraine voulut estre parrain de l'vn de ses fils en France... etc.. et finalement qu'il fut amy singulier de quatre cardinaux, cinq Euesques et de tous les hommes doctes de son temps ... que Paule loue l'appelle *portentosum ingenium*, que Iacques Gohory le met *înter clarissima sui sseculi lumina* ; que Lud Vvigijs le nomme *Venerandum Dominum Agrippam, litterarumque omnium miraculum et amorem bonornm*, etc. (2)» ; Gabriel Naudé, qui ne manque pas de logique, « demanderoit volontiers à Delrio... pourquoy le iugement du Pape, l'hautorité de tant de Cardinaux et d'Euesques, la

(1) *Apologie*, page 350.

(2) Naudé, *Apologie pour les grands hommes*, etc., p. 294.

faueur de deux Empereurs et autant de Roys, ne sont des preuues aussi bonnes et légitimes pour démonstrer son innocence,.. (1) »

Toutes ces citations n'ont d'autre but que de faire toucher au lecteur, par quelles accusations on essayait alors de ternir, et par quels arguments on s'efforçait de défendre la mémoire d'un savant tel qu'Henry Corneille Agrippa.... Et ces choses se débattaient à la fin du xvii^e siècle!

Un dernier trait, bien propre à révéler l'état des esprits vers cette époque : « Nicolas Remigius, juge criminel en Lorraine, qui lit brûler vives huit cents femmes, voyait de la magie partout : c'était son idée fixe, sa folie. Il voulait prêcher une croisade contre les sorciers, dont il voyait l'Europe remplie. Désespéré de n'être pas cru sur parole quand il affirmait que presque tout le monde était coupable de magie, il finit par se dénoncer lui-même et fut brûlé sur ses propres aveux (2). »

De tels faits peuvent passer pour typiques ; leur éloquence répugne à tout commentaire. S'il en faut croire Ferdinand Denis (3), compilateur intelligent de tous les chroniqueurs anciens, on comptait, à Paris, sous le règne de Charles IX, plus de trente mille sorciers.

Pour être impartial (et même en faisant une large part à l'exagération des contemporains, moti-

(1) *Ibid.*, page 296.

(2) Eliphas Lévi, *Rituel de la Haute Magie*, page 290.

(3) *Tableau historique et philosophique des Sciences occultes*. Paris, 1842, in-32, page 159.

vée par la commune manie de voir partout des légats de l'enfer), il faut bien convenir d'une chose: les sorciers *pullulaient* alors et l'on conçoit l'affolement du populaire ; il n'est pas jusqu'à l'aveuglement des magistrats dont on ne se rende compte en le déplorant. Car — nous ne saurions trop le répéter — la sorcellerie n'est pas un vain mot ; les maléfices, les envoûtements, les sorts ont eu de tous temps et ont encore une réalité formidable... Qu'on ait abusé de l'accusation de magie noire, ce n'est pas douteux et nous venons d'en produire d'étonnants exemples ; mais vraiment est-ce un motif plausible pour affirmer que la sorcellerie n'est *jamais* qu'un rêve ; les enchanteurs, *tous* de misérables jongleurs sans puissance ; les *maléficiés*, *toujours* de pauvres victimes de leur imagination malade ?

A l'aveugle qui soutiendrait une pareille thèse, la Science moderne — oui, la Science même des Universités — viendrait infliger des démentis quotidiens. Sans invoquer ici l'indéniable réalité de phénomènes occultes dont les docteurs du spiritisme seraient épouvantés (eux qui prétendent ne s'étonner de rien !), je prie le public incrédule de se reporter simplement aux expériences des docteurs. Liébeault, Bernheim, Beaunis, Gharcot, Luys et autres coryphées de l'enseignement universitaire.

Je le déclare sans ambages: — Quiconque, ayant pris connaissance des faits scientifiquement enregistrés par ces maîtres de l'hypnotisme, et réfléchi

quelque peu sur l'essence de ces phénomènes, nie encore la possibilité du sortilège, celui-là manque à mes yeux de bon sens ou de bonne foi... C'est ce que j'espère prouver en temps et lieu ; mais ici pareille discussion serait un hors-d'œuvre.

Je rentre dans mon sujet et me trouve en présence du sorcier, tel que l'ont connu nos pères du xii^e au xviii^e siècle. Celui-là est le type moyen, vraiment classique : il me tardait d'en venir à lui.

Michelet, dans son étonnante monographie (1), l'a sacrifié d'un bout à l'autre à la sorcière : « Pour un sorcier (dit-il), dix mille sorcières. » — Ah ! c'est un peu exagéré (2). La statistique des condamnations judiciaires dirait autre chose. Là, comme partout, Michelet brutalise un peu les faits pour les faire entrer de force dans sa thèse, toujours préconçue, fort éloquemment plaidée d'ailleurs. Quoi qu'il en soit, le parti pris, évident à toutes les pages, nuit beaucoup à la vraisemblance, parfois même à l'intérêt de ses tableaux ; — et s'il a fait, en somme, une œuvre admirable, c'est que toute peinture, même illusoire, se transfigure au souffle de la poésie sauvage qui est en lui.

Sorcières ou sorciers, qu'importe, au demeurant ?
— La question se pose en ces termes : qu'est-ce que *le sorcier*, mâle ou femelle ?

(1) *La Sorcière*. Paris, Hetzel, 1862, in-12.

(2) Que les sorcières fussent en plus grand nombre que les sorciers, c'est certain. La proportion seule est inexacte.

Jugeons l'arbre à ses fruits.

Il serait facile, sans doute, de transcrire les longues et confuses descriptions de Bodin, ou de tout autre démonographe ; mais nous estimons que le meilleur moyen de faire connaître le sorcier, est de le mettre en scène, dans l'exercice de ses tristes fonctions, sur le terrain du *sabbat légendaire*.

En offrant au lecteur un crayon du sabbat, nous allons permettre à son imagination de faire revivre ces fous dans le cadre fantastique où s'exerça leur folie... Car il importe de le bien noter, tous les incroyables récits dont on va faire en quelque sorte un résumé-synthèse sont sortis de la bouche même des prévenus poursuivis pour crime de sorcellerie ; ils sont pris sur le vif de leurs aveux souvent spontanés et non pas toujours extorqués par la question. Bien plus, ils savaient d'avance, les inculpés, que de tels aveux les vouaient à une mort inéluctable, les condamnaient, sans rémission possible, au supplice atroce du bûcher (1).

Tous les bois, dit Pythagore, ne conviennent pas pour sculpter un Mercure ; tous les emplacements non plus ne sont pas propres à ce qu'on y fasse revivre ces assemblées hebdomadaires (2) de sorciers et de malins esprits, qu'on a nommées *Sabbats*.

Il est des sites où la mère-nature semble sourire

(1) Ils obtenaient quelquefois que le bourreau les étranglât avant de les jeter aux flammes.

(2) Bi-hebdomadaires, suivant quelques auteurs.

à ses enfants et, par le muet langage des choses, leur parle d'espérance et de bonheur. Il est aussi des lieux arides et ravagés, qui n'inspirent au cœur de l'homme que le désenchantement, la terreur et la folie

LE SABBAT

Les familiers de la chasse aux pâquerettes rencontrent souvent sur les collines herbues des bandes circulaires d'un vert plus sombre, où la végétation plus touffue est aussi plus haute de moitié. Très souvent hémicycliques, épanouies parfois en une parfaite circonférence, ces bandes diffèrent de diamètre et de largeur : elles semblent tracées au compas et s'empourprent à l'automne d'un diadème d'oranges et d'autres cryptogames aux vives couleurs.

Une vieille tradition nous affirme que les Fées ont dansé là leur ronde, au clair de lune

Et, comme les Fées — innocentes et folâtres déités de la Nature — ne vont jamais sans la baguette de métamorphoses à la main et le sourire de la bienveillance aux lèvres, leur joie exubérante s'épanche autour d'elles en dons merveilleux, et sous leurs pas légers l'herbe croît en abondance, et la nuit s'éclaire aux lueurs phosphorescentes de leur vol argenté Elles sont la Vie même, incarnée dans la splendeur des formes féminines ; elles sont l'Amour qui féconde tout d'un rayon de ses doux yeux !

... Mais n'as-tu pas vu, près des ruines décriées

que hantent les mauvais esprits, à l'entour des cimetières délaissés ou sur l'escarpement des falaises croulantes, d'âpres traînées où l'herbe ne pousse jamais, comme si quelque souffle impur avait, en passant là, stérilisé la glèbe ?

— Avance : une haleine glacée a couru dans tes cheveux... Prends au long de ces broussailles de sinistre apparence ; un instinct infailible te guide avec des frissons... Laisse à ta gauche la *mare aux sorciers*, cette flaque d'eau croupissant dans un creux et que dissimule une ramée de saulaie au feuillage blêmi. Les traditions naïves du peuple t'en défendent l'approche : ces marécages ombragés de pâles arbustes très bas, ce sont autant de soupiraux d'enfer ! — O fées ! bonnes fées ! vous n'habitez pas là : où donc êtes-vous ?

Ne l'as-tu pas senti ? — Un fantôme t'a pris la main ; c'est lui qui te guide et tu obéis en silence à son étreinte Vous remontez la pente abrupte où les buissons roux semblent des spectres accroupis dans les vapeurs du crépuscule.

Un pli de terrain est à franchir encore ; te voilà sur la crête : le sentier aboutit à une lande solitaire ; l'herbe très rare est jaune par endroits...

Devant toi se dresse un édifice sauvage... Approche encore, c'est un dolmen : tu vois la pierre gigantesque, où le couteau sacré des druides s'em-pourprait au sacrifice prescrit, en l'honneur de Thor et de Teutad.

La nuit est tombée tout à fait.

Mais voici qu'un clair sinistre et sanglant frappe

l'antique autel du Moloch de la Celtide. On dirait du sang et c'en est — peut-être !

Allons ! la lune s'est levée toute rouge à l'horizon des bois, au loin; la scène s'éclaire d'un jour étrange ; l'air pèse, fétide et croupissant.....

Mais, comme un souffle errant de brasier refroidi,
Dans le val qui revêt une étrange figure,

Un vent tiède, muet et de mauvais augure

Bouffe sur l'herbe rare et le buisson roidi (1)...

Maintenant que la lune énorme et qui s'élève avec lenteur éclaire bien la lande, précisant les objets d'abord indistincts... est-ce un sentier, dis-moi, cette bande circulaire et qui contourne le dolmen ?

Ce n'est pas un sentier. L'herbe y est tondue et comme ravagée par une vapeur corrosive, à fleur de sol. *C'est tout le contraire du rond des fées.*

La fécondité, la vie ont disparu.

Quelques minutes encore et la mort va vomir tous les spectres de son empire (2) : ce sont d'indé-

(1) Maurice ROLLINAT: *Les Névroses*. L'allée des Peupliers.

(2) Nos renseignements sont puisés dans un grand nombre d'auteurs. Citer nos autorités à chaque détail serait chose fastidieuse, insoutenable... à toute ligne, il faudrait des renvois.

Se reporter de préférence à BOGUET, *Discours exécration des Sorciers*. Lyon, 1610, in-8. — Nicolas REMIGIUS, *Demonolatria*. Lugduni, 1595, in-4. — BODIN, *Demonomanie*. Paris, 1580, in-4. — LE LOYER, *Histoire des spectres*. Paris, 1605, in-4. — Jacques d'AuTux, *La Créduité sçauante*. Lyon, 1674, in-4. — DEL RIO (traduit par Du CHESNE), *Controuerses magiques*. Paris, 1611, petit in-8. — BINSFELDIUS, *De confessionibus maleficorum*, August. Trev..., 1591, in-8. — TAILLEPIED, *Apparition des Esprits*. Paris, 1588, petit in-12. — DOM CALMET,

cises -larves qui oscillent et se condensent avec peine ; crapauds volants, crocodiles dont l'œil flambe et brusquement alterne ; dragons aux gueules d'hippopotame, aux ailes de chauves-souris ; énormes chats aux pattes molles et incertaines, comme des tentacules de pieuvre... Voici descendre des femmes toutes nues, hurlantes et farouches et échevelées, caracolant sur un balai qui rue et se cabre tour à tour

Nous sommes au Sabbat !

Une sorcière incante, accroupie au pied du dolmen : une poignée de verges a pris feu dans sa main droite ; elle trempe deux doigts de sa main gauche dans une cruche de grès, entre ses genoux. — *Aye Saraye !* crie-t-elle, *Aye Saraye* (1) !... Une lueur point au fond de la cruche, et voici qu'un petit animal s'en échappe, léger, preste, et de la grosseur d'un écureuil : c'est *Maître Léonard*.

La sorcière s'est levée en signe de respect. Léonard, en une seconde, a grandi de deux mètres ; c'est à cette heure un bouc monstrueux aux cornes torsées. La vague fluorescence que tout son corps semble exhiler comme une pâle atmosphère se perd en spirales et pue étrangement.

Mille feux follets voltigent çà et là, par la lande.

Esprits et Vampires. Paris, 1751, 2 vol. in-12. — GARINET, *Histoire de la Magie*. Paris, 1818, in-8. — MICHELET, *La Sorcière*. Paris, 1862, in-12. — Paul ADAM, *Etre*. Paris, 1888, in-12.

(1) Par corruption de l'hébreu, אהיה אשר אהיה (*AEhieh asher AEhien*: l'Etre est l'Etre).

Soudain l'un paraît s'élançer, crépite et soudain se fixe entre les cornes du Diable.

Car c'est le Diable, que ce Maître Léonard !...

Des quatre coins de l'horizon l'on voit accourir, des quatre points cardinaux de l'air on voit fondre pêle-mêle sorciers, sorcières et démons. Le ciel se raye au vol des esprits, et sous l'œil enflammé d'Hécate l'air glauque s'enténébre vaguement ; vaguement la terre s'estompe de mouvantes ombres qui s'entrecroisent.

— *Har ! Har ! Sabbath* /... hurlent les arrivants, pressés en groupe autour du Maître, qui, tour à tour, avec un gracieux empressement, offre à chacun son derrière à baiser. Mais, au lieu des fesses décharnées d'un bouc, c'est un jeune visage d'une merveilleuse beauté — et tout affilié reçoit sur la bouche la caresse de deux lèvres fraîches et vivantes.

Des feux de bruyère et de cyprès s'allument par toute la lande : ils ardent et flamboient, multicolores. De lentes mélodies, qui semblent d'un invisible harmonica, égrènent leurs notes perlées, d'un timbre liquide et d'une ineffable pureté...

Et c'est avec les hurlements des familiers un étrange contraste.

Or, Maître Léonard, après l'hommage de ses féaux, reprend un air ennuyé ; dédaigneusement, il gagne la haute chaire dorée à quoi l'autel druidique sert de piédestal : il domine de là toute l'assemblée.

Par devant, se tient le Maître des cérémonies, son bâton de commandement à la main. C'est alors que se fait l'appel des noms et la vérification des marques ou stigmates.

Mais voici qu'un mouton noir, aux yeux incandescents, accourt comme l'ouragan des parties du septentrion. Il bêle pour rassurer celle qu'il porte : superbe fille (1) toute nue, à cheval sur sa douce toison. Elle se tourmente fort et pleure... C'est la victime attendue, c'est la *Reine de Sabbat*.

On s'empresse autour d'elle avec toutes les marques d'une impatience respectueuse. Descendue de sa monture et tandis qu'on l'acclame, elle voile sa honte dans le désordre de ses longs cheveux.

Le Maître des cérémonies lève sa baguette d'or avec solennité ; le Diable se dresse et salue la jeune fille ; il descend enfin de sa chaire : la *Messe noire* va commencer.

D'humbles chèvres-pieds ont creusé vers la gauche un trou dans le sol : Léonard s'y rend en grande pompe afin d'uriner le premier. Les principaux de l'assemblée l'imitent. C'est l'eau lustrale pour les aspersiones — et qui sert à baptiser la nouvelle venue. Puis les sorcières, y trempant deux doigts de la main gauche, dévotieusement se signent à rebours.

(1) « Toutes celles que nous avons vues qualifiées du filtre de Roynes estoient douces de quelque beauté plus singulière que les autres » (Pierre de Lancre, *Inconstance des démons*. Paris, Buon, 1612, in-4, page 223).

Voici s'ébranler de nouveau la procession. L'on ramène à l'autel de Teutad la vierge que le Bouc doit initier ; elle y reçoit successivement tous les sacrements de l'enfer.

Cela fait, on l'enduit d'un onguent à base de cantharides et de stramoine : l'ivresse chatouilleuse envahit par degrés son pauvre corps ignorant des spasmes et la voilà maintenant qui se tord affolée dans sa pudeur par l'automatisme du désir.

A *l'Introït*, Satan prescrit qu'on éloigne les enfants, trop jeunes pour prendre part au grand mystère — au grand sacrilège de l'universelle communion d'amour. Ils descendent vers les *mares au Diable*, de blanches gaulettes à la main, pour y faire paître la troupe d'innombrables crapauds, tous baptisés et vêtus de velours vert ou de soie écarlate, avec une sonnette au col.

Entre eux et la Grande assemblée, les *lutins de l'Aër* tissent une nuée épaisse, et Léonard procède au *Sacre* de la nouvelle venue.

Renversée sur l'autel, épeurée et toute pantelante, elle reçoit l'âpre baiser du dieu. C'est un déchirement affreux, la brûlure d'un pal de fer rouge, puis aussitôt l'angoisse d'une inondation abondante, glacée (1)...

Abrégeons. — Tous les démonologues s'éternisent en trop consciencieux détails (2), que nous n'avons garde de reproduire.

(1) *Igneam esse diaboli mentulam, frigidum vero semen ejus, Sabbathi meretrices unâ voce confitentur.*

(2) Nous n'en citerons qu'un seul, en latin: « *Aliquid tur-*

Une ronde effrénée, serpentant autour du couple avec des hurlements de joie farouche, mêle, confond les sexes et les rangs, dos à dos. La chaîne n'est rompue que pour les ébats adultères, incestueux et sodomitiques, épars dans la lande au clair de lune... L'inceste est surtout en honneur, car le Sabbat devient par lui l'éternelle pépinière de Satan : « Il n'y eut oncques parfait sorcier et enchanteur, qui ne fust engendré du père et de la fille ou de la mère et du fils (1). »

Cependant, sur le corps même de la nouvelle prêtresse — autel palpitant — le *Boucpuant* (2) officie : il offre du blé à *l'Esprit de la Terre* qui fait croître les moissons ; il donne l'essor à de petits oiseaux qui portent, à travers le ciel nocturne, les vœux des assistants au *démon de la Liberté*.

Puis un gâteau symbolique est pétri, cuit et consacré sur les reins ensanglantés de la prêtresse : c'est la *Confarreatio*, l'hostie de l'amour impur, l'offrande du mal universel, la communion infernale qu'on distribue à toute l'assemblée...

L'heure a sonné du festin fraternel, et les pas-

pissimum (quod tamen scribam), astruunt: videlicet dæmonem incubum uti *membro genitali bifurcato*, ut simul utroque vase abutatur. »

Cette citation de SYLVESTER PRIERIAS en dit assez: à la lecture de cette turpitude sans nom, prise au hasard entre mille, on s'imaginera facilement ce que peuvent être les autres.

(1) Bodin, *Démonomanie des Sorciers*, livre IV, ch. v.

(2) Je n'invente rien: Lancre, *Inconstance*, préface, vers la fin

teurs impubères ramènent de la pâture le bataillon des crapauds confiés à leurs soins vigilants.

Les vieilles furies, pour qui l'amour n'est plus qu'une réminiscence deux fois stérile, ont apprêté des charognes diverses et fait cuire avec des herbes enchantées des enfants morts avant le baptême.

L'hydromel circule dans les coupes: on se régale, on s'enivre à la ronde. Des monstres hermaphrodites, des diabolotins sous des déguisements variés garnissent de pâtisseries d'enfer les tables où le paysan fraternise avec le Seigneur et le Prélat, où les plus fières dames coudoient rustaude et rustauds. Qu'auraient-elles affaire, les châtelaines, de mépriser encore les vilains ?... Nobles et roturiers, pêle-mêle, la grande Luxure aveugle n'a-t-elle pas mêlé leurs sangs et leurs salives ?...

Un gros nuage de plomb a dévoré la lune. Les brasiers rougeoient, éclairant seuls la lande.

Alors une voix épouvantable et sans ton distinct, une voix enrouée et morfondue se fait entendre par deux fois : *Vengez-vous, ou vous mourrez !* Sitôt, levant sa queue touffue, dont il voilait sa présomptueuse impudeur (1), Léonard laisse tomber sous lui des graines noirâtres, en chapelet..., puis des poudres fort puantes. De grandes pièces de toile ont été déployées, selon le rite, pour recevoir ces crottins diversement précieux ; ce sont des poisons, des élixirs et des philtres : il en est pour l'amour, pour la folie, pour la mort ;

(1) Immane scrotum, torvamque mentulam.

il en est aussi pour les guérisons mystérieuses... D'aucunes sont destinées à rendre les champs stériles, d'autres à infecter l'air pour la production des épidémies. Il en est fait une distribution générale.

Enfin, les crins épars, tout enhardie et enfiévrée, se relève la Reine du Sabbat, et d'une voix éclatante, en menaçant le Ciel du poing : — *Foudre de Dieu*, hurle la victime triomphale, *Foudre de Dieu, frappe donc, si tu l'oses !* Puis elle se jette sur l'un des crapauds qu'elle déchire avec rage entre ses dents : — *Ah ! Philippe, si je te tenais !*

L'horizon pâlit, cependant, aux premières lueurs de l'aube. Soudain, le Bouc s'est métamorphosé en un coq monstrueux, tout noir, à la crête de flammes fulgurantes — et l'on entend un formidable *cocorico*.

L'assemblée se disperse en hâte et tout a disparu...

Il ne faudrait pas croire qu'on a pu condenser en cette courte description toutes les insanités, toutes les turpitudes surtout, dont foisonnent les écrits des Bodin, des Lancre, des Delrio, des Boguet, des Sprenger, des Michaëlis et autres démonologues.

Sans parler de l'interminable chapitre des ébats lubriques — restreint par nous à l'espace de quelques lignes encore épurées — nous n'avons rien dit de la danse des crapauds, ni des plaintes que

proférait ces intéressantes petites bêtes contre la sorcière trop peu soigneuse de leur chère santé, ni de la confession au diable des péchés que l'on a omis de commettre, ni des récoltes périodiques de chair humaine sous les gibets, ni d'interminables autres détails, d'un goût également exquis.

Notre grande ambition fut de restituer la tragi-comédie dans son ensemble : il va sans dire qu'en nous efforçant au groupement logique des principales scènes, nous n'avons pu concilier les opinions de tous les auteurs. Loin de s'entendre en effet sur l'ordonnance de la cérémonie, chacun d'eux intervertit avec art les phases diverses qui la composent. Le fond reste invariable chez tous ; mais, pour certains détails de forme, il serait difficile d'obtenir un parfait accord.

Nous recherchons par le menu, au cours du livre II, ce qu'il peut y avoir de réel dans ce tissu de fantasmagories légendaires — où chacun verra à son gré, suivant le point de vue, soit le plus redoutable des drames, soit la plus burlesque des pantomimes.

Pour compléter ce tableau, rapportons en quelques lignes ce que les traditions populaires disent de *l'Evocation*, du *Pacte* et du *transport au Sabbat*.

Eliphas Lévi, dans son *Rituel de la Haute Magie* (1), énumère en conscience les cérémonies bizarres, odieuses et ridicules qui sont requises en Goëtie, à l'effet de conjurer le Démon (2). Nous y

(1) Pages 208-238.

(2) Voir notre chapitre v, à l'article *Evocations*.

renvoyons les chercheurs, curieux de spécifications de ce genre. Mais les règles absolues sont faites pour être violées, les prescriptions impératives sont promulguées pour qu'on les élude, — et de fait, jamais ou presque jamais sorcier ne déploya cet appareil pour contraindre Satanus à paraître. Les annales de la sorcellerie sont pleines de récits d'évocation, ayant parfaitement réussi, sans tout ce luxe de mise en scène. On voit même le Diable se montrer sans qu'on ait eu l'intention de le faire venir, et s'écrier d'une voix de tonnerre : *Pourquoi m'avez-vous appelé* (1) ? Le plus souvent, le héros de l'aventure est un escholier bien pauvre, qui — par curiosité — a parcouru des yeux un grimoire que le hasard avait placé là... Quels artisans de malheur que le hasard et la curiosité ! Le Diable, qui est un finaud, et, par surcroît, un mauvais coucheur, fait les gros yeux et la grosse voix : il ne veut pas qu'on l'ait dérangé pour rien ; il menace, il tempête. Bref, il exige qu'on se lie à lui par un contrat consenti librement.

Le pauvre imprudent tremble de tous ses membres et ne sait comment sortir d'un si mauvais pas. Mais Satanus, tout à coup radouci, se fait paternel et lui détaille les plus séduisantes propositions. Il n'est chose si rare et si enviée qu'il ne lui

(1) Entre nous, je crois que si le Diable apparaît quand on ne l'appelle pas, il se refuse assez généralement à venir quand on l'appelle.

Dans les deux cas, pour obtenir qu'il se dérange, *il faut être prédestiné.*

promette, à condition, toutefois... Oh ! presque rien ! Il ne veut que deux lignes d'engagement, signées de cette main qui tremble encore.

Un *Pacte*, nous y voilà ! L'escolier sera, dans quatre ans, ou dans dix ans, ou dans trente ans, acquis au démon corps et âme — moyennant quoi celui-ci, ce délai durant, s'engage à le servir de toutes ses ressources et à le défendre de tout son art. L'escarcelle du pauvre sera pleine inépuisablement de doublons et de piastres ; il séduira les plus prudes femmes d'un seul regard ; il se transportera partout où bon lui semble, avec la rapidité de la pensée, et ses souhaits, quels qu'ils puissent être, seront exaucés, sitôt formulés dans son cœur. L'offre est séduisante ; le malheureux n'y sait point résister. Il signe de son sang la cédule en double : le Diable emporte l'une ; quant à l'autre, ô merveille ! placée sur la piqure d'épingle qu'il s'est faite au bras, elle entre dans les chairs, sans élargir l'égratignure, qui se trouve au contraire cicatrisée du coup.

Ceux qui veulent savoir l'épilogue de ces sortes d'aventures (toujours selon la Légende) liront pour leur gouverne le rare et curieux ouvrage de Palma Cayet *Histoire prodigieuse et lamentable de Jean Fauste, grand Magicien, et sa vie épouvantable* (1).

Voilà le type de presque toutes les légendes d'évocation : le fond n'en varie pas, la forme n'en varie guère.

(1) Cologne, héritiers de Pierre Marteau, 1712, petit in-12, avec un frontispice gravé, que nous reproduisons ci-contre.

C'est ici ce qu'on peut appeler une évocation de hasard ; en revanche, le pacte est volontaire et parfaitement exprimé.

Car il faut dire que les théologiens distinguent volontiers entre le pacte exprimé ou *formel* et le pacte de fait (*ipso facto*) non exprimé ou *tacite*. En mangeant la pomme, suivant eux, notre mère Eve a conclu avec le Démon un pacte tacite.....

Mais trêve à ces ergotages de basse scolastique: Il nous reste à dire un mot du *transport des sorciers* au Sabbat. Le mode en diffère d'après les auteurs et selon les pays : la personne élastique du Diable se prête à tous les usages ; ses mœurs changent, suivant les êtres qu'il complot de séduire.

Tantôt la sorcière se sent enlevée, minuit sonnant, par une force inconnue, et transportée dans les airs, avec la rapidité du vent, jusqu'au lieu du Sabbat. Tantôt Satan lui apparaît distinctement, sous la forme d'un bouc ou d'un mouton ; il la prend alors sur son dos ou sur ses cornes et l'enlève, comme ci-dessus, par l'orifice de la cheminée. — Ailleurs, il communique aux balais la vertu qu'on sait : entre les mains de leur propriétaire, ces modestes ustensiles deviennent, quand c'est l'heure, des montures infatigables, vîtes et fidèles.

Mais une heure ou deux avant l'enlèvement (de quelque façon d'ailleurs que l'enlèvement s'opère), celui ou celle qui veut aller au Sabbat doit se graisser le corps, spécialement les cuisses, le ventre et les aines, d'un onguent particulier — la com-

position en varie peu — dont Satan et ses compères ont bien soin de tenir constamment pourvus les fidèles de la Synagogue (1).

Que le lecteur n'oublie pas cette particularité ; c'est le point capital à prendre en note... Au second livre, nous reviendrons, comme il sied, sur cette question des pommades magiques ; nous promettons même de faire à leur sujet des révélations aussi curieuses qu'imprévues.

Quelquefois, les candidats aux infernales agapes hâtaient la vertu merveilleuse de l'onguent par les secrètes propriétés d'un électuaire qu'ils absorbaient sous la forme d'une assez grosse pilule. Tous ces détails très intéressants veulent être examinés à part le plus sérieusement du monde ; ici, nous ne faisons qu'indiquer.

Attendu que le chapitre vi du *Temple de Satan* édifiera le lecteur sur le problème du sorcier dans ses plus modernes incarnations, n'y touchons point — et terminons par une étrange aventure, que nous tenons de la bouche même du paysan lorrain à qui elle est arrivée.

Nous l'allons consigner, autant que faire se pourra, dans les termes mêmes où elle nous fut contée. Celui qui parle est un homme d'environ trente-cinq ans.

—« Ça s'est passé dans mon enfance, Monsieur: je pouvais avoir cinq ou six ans. C'était à Cutting

(1) Nom donné au Sabbat dans certains procès de sorcellerie.

(village de la Lorraine annexée) en automne de l'année 1859. Un soir que le ciel était comme de l'encre, nous causions en famille près du foyer de notre cuisine, quand une *musique* (1) d'un caractère *tout drôle* se fit entendre dehors. C'était comme le chant de quinze ou vingt personnes, qui toutes, pour la circonstance, auraient pris une voix *fine et grêle* (2). L'air modulé sur deux ou trois notes seulement ne manquait pas de charme ; sa monotonie même était impressionnante (3).

« Je m'élançai dehors et ne vis rien. Les voix semblaient venir d'une très grande hauteur ; elles devenaient sensiblement plus nettes, comme si le chœur se fut rapproché de nous.

« J'eus grand' peur et les paroles de ma mère ne furent pas pour me rassurer : - *Prenez ouate, mofeu* (4), *c'est la Haute-Chasse* (on appelle ainsi chez nous le voyage aérien des sorciers et des sorcières en route pour le Sabbat).

« Me raidissant contre la frayeur, je me mis à *chiner* (5) ces monstres et à leur crier des injures : le chant soudain s'éteignit. Comme je me disposais à rentrer chez nous, un os de cadavre humain, tombant sur ma casquette, faillit m'assommer ; mais je ne pus me résoudre à le prendre dans ma main, tellement sa puanteur me parut affreuse.

(1) Mélodie.

(2) Une voix de tête,

(3) Ici je traduis de mon mieux les longues circonlocutions du paysan.

(4) Prenez garde, mon fils.

(5) Singer, imiter en dérision.

« Je trouvai ma mère aussi terrifiée que moi: des charognes sans nom étaient tombées dans l'âtre, jusqu'à ses pieds, par le trou de notre cheminée.

« On ne m'y prendra plus à *chiner la Haute-Chasse* !... »

A cette anecdote, nous nous garderons bien de joindre un seul mot de commentaire. Nous la donnons pour ce qu'elle vaut, estimant du moins que le narrateur est un homme sincère et convaincu.

Comme nous l'avons dit, le sorcier est sincère, lui aussi : la plupart du temps inébranlable dans sa croyance au démon — son maître — c'est au nom de l'Enfer qu'il vaticine, promet, menace, maudit.... Et bien que basée sur sa foi en un mensonge, sa puissance n'est pas vaine (1).

La foi renverse les montagnes, a dit le Christ... Triste foi, penserez-vous, que la Foi de ces gens-là ! D'accord ; mais triste ou non, aveugle ou éclairée, passive ou active, c'est toujours LA FOI.

Qu'il s'agisse d'un mage ou d'un sorcier, ne cherchez pas ailleurs le secret de la *Force occulte*.

— Il est là.

(1) Nous n'avons garde de prétendre que la puissance des sorciers s'étend à toutes les œuvres que nous leur avons attribuées, légende en main. On le verra par la suite de cet ouvrage: il se pourrait que nous fussions moins crédule, au fond, que bien des incrédules de profession.